

1 Suzanne

Chacun est prisonnier derrière les barreaux de sa prison. C'est une idée facile, j'aurais pu l'écrire dans la copie de philo du bac. Je dis ça pour autre chose. Rien à voir avec la philosophie. On a quitté Alger, j'ai l'impression d'un énorme gâchis. Dans quelle galère on s'est tous mis ! Fondamentalement je suis pour l'Indépendance. Elle leur revient. Ils l'ont méritée. Mais bon, pour nous c'est un peu compliqué. Je n'ai pas encore osé dire à mes vieux ce que je comptais faire à la rentrée. Ils vont avoir un choc, les pauvres. En principe, je reste ici à Paris, rien n'est moins sûr. Ça dépendra des événements. Je me donne jusqu'à l'an prochain. Je fais Propédeutique, on verra ensuite. Comment imaginer quitter Alger pour toujours ? Lâcher ce pays, comment le pourrais-je ? Plus grave : est-ce que j'ai une chance de me plaire à Paris ? Est-ce qu'on peut se plaire loin de chez soi ? Qu'on le veuille ou non, je suis une fille d'Alger. La France et moi, on n'est pas prêtes de devenir copines.

Boulogne, près de la Porte de Saint-Cloud. La rivière, enfin il faut dire la Seine, se trouve au bout de la rue, Quai du Point du Jour. Grand-mère habite un petit trois-pièces, Colette et moi on est entassées dans une chambre étriquée qui donne sur un jardin où rien ne pousse à part les mauvaises herbes. Je suis médisante ! Même les arbres ne sont pas intéressants. Grand-mère semble faire des efforts surhumains pour bien nous recevoir. Elle a dans les soixante, on lui donnerait plutôt cent. En Algérie elle vendait des chapeaux. Maintenant elle n'a même plus souvent l'occasion d'en porter ! Je me fais beaucoup de souci pour ma famille (normal, je suis l'aînée, tout repose sur moi), surtout pour mon petit frère, le dernier. Heureusement que Juju le surveille ! La situation n'est pas brillante, je me dis qu'elle pourrait être pire. On croise des rapatriés parfois à Boulogne, ils ont un air hagard, comme s'ils étaient en prison. Nous à côté, on fait princesses. Bien maquillées, petites robes décolletées, sans manche, Colette est plus provocante que moi.

Résumé de notre situation en ce début de juillet 62 :

- L'Algérie est officiellement indépendante depuis quelques heures.
- Papa et maman sont à Alger. Il paraît même qu'ils vont à la plage, à Sidi Ferruch !
- Julien et Xav sont en colonie de vacances du côté d'Avallon, un patelin qui s'appelle Ragny.
- Colette et moi faisons marronner grand-mère à Boulogne, autant dire Paris. On lui raconte tous les bobards de la terre, comme quoi on a toujours eu le droit de fumer et de sortir le soir. Elle ne va pas appeler Alger pour vérifier, tu penses. Elle gobe tout. Résultat, Colette s'est déjà amourachée d'un Jean-Philippe qui l'a draguée à la sortie du métro Exelmans, et moi d'un Marcel qui habite Saint-Cloud.
- Ça occupe plus qu'autre chose. Ça fait comprendre à grand-mère qu'on est grandes, qu'on ne l'a pas attendue pour grandir, non mais.

Ce matin, à la radio, j'ai eu un choc en entendant la nouvelle chanson de Gilbert Bécaud. Il paraît qu'il l'a écrite dans un avion entre Nice et Paris. Je n'arrive plus à me débarrasser de l'air. *Et maintenant, que vais-je faire...* Je trouve qu'il a vu juste, Bécaud. Et nous, qu'est-ce qu'on va faire, qu'est-ce qu'on va devenir ? Un million de rapatriés. Il a peut-être pensé à nous. Impossible. Notre retour brutal n'était pas prévu. La chanson est plus futée que celle qu'on entend dix fois par jour sur Europe 1 : *Tous les garçons et les filles de mon âge*. Colette et moi, on ne ressemble pas du tout à cette Françoise Hardy. On n'a pas l'âme en peine, et les garçons tombent dès qu'ils nous voient. On va ensemble dans les rues, deux par deux, pas question de faire autrement. Quelle pauvre fille ça doit être, cette Françoise. Grand-mère n'a pas la télé, je ne sais pas à quoi elle ressemble.

Parfois la nuit quand je me réveille, je prends conscience qu'on ne retournera plus jamais rue Edgar-Quinet. On ne reverra plus jamais le port de notre balcon au septième étage. On ne se fera plus engueuler par Madame Taieb, la garce d'en dessous, parce que soi-disant on fait trop de bruit. C'est à cause de Xav, il court trop vite, et il hurle. Colette et moi, on n'ira plus au Milkbar, rue d'Isly. J'essaye

d'intéresser ma sœur à autre chose que les garçons. C'est un combat perdu. Quand je lui parle de l'Algérie, de l'Indépendance qu'ils ont méritée, elle me dit que ça la dépasse, qu'elle préfère ne pas y penser. Quelle petite tête ! Ce qui est sûr c'est qu'elle pense aux garçons plutôt deux fois qu'une. Elle est obsédée, mais devant grand-mère elle joue les prudes et les sainte-nitouches. C'est moi qui parais la plus garce, alors que c'est juste le contraire.

Il fait un temps bizarre à Paris. On n'y comprend rien. Je pense à notre vent de sirocco, cette sensation unique sur la peau. Quelqu'un qui ne connaît pas le sirocco ne peut pas nous comprendre. Et les invasions de sauterelles ? Tout le ciel d'Alger est soudain obscurci par une nuée d'insectes volants qui prennent possession de nos maisons, de nos balcons. On les retrouve jusque dans nos lits. C'est un spectacle extraordinaire. Les Parisiens n'ont jamais eu l'occasion d'assister à une invasion de sauterelles. Je crois qu'eux et moi, on ne pourra jamais se comprendre. Je n'ai jamais rien aimé autant dans toute ma vie. J'ai l'impression que Colette, elle ne cherche qu'une chose : s'assimiler au plus vite. Devenir Française. Elle n'a jamais un mot pour ce qu'on a quitté. Elle m'a dit hier qu'il fallait savoir tourner la page. Tourner la page ! Elle est folle. Voilà à peine un mois on traînait encore, toutes les deux, rue Michelet, on mangeait des glaces rue d'Isly, elle veut oublier tout ça. Parfois je me dis, c'est une étrangère, ma sœur. Nous sommes du même sang, pourtant nous n'avons aucun point commun. Dès qu'on touche à l'essentiel, notre complicité s'évanouit. Juju c'est autre chose. On est proches, malgré nos six ans d'écart. On n'est pas en compétition, lui et moi. Colette essaye toujours de briller, elle joue les filles modèles, polies, avenantes, et moi je passe pour une tigresse. La teigneuse, la difficile, la faiseuse d'histoires. Je suis tout ça, sauf qu'elle, c'est la fausseté même. Ça va mal finir entre nous. Elle est née sainte-nitouche.

Elle pense que je suis folle. Tapée. Givrée.

Être ici ou là-bas. Tout se déglingue. On s'enchaîne à ce qu'ils appellent la vie de famille. On se tape sur l'épaule, et après on se donne des coups, on prend des mots pour dire ci ou ça. Ils viennent à la rescousse. Ils essayent de nous mettre au pas. Ce sont des lâches, les mots. Comme ma sœur.

Ma famille c'est un corps invertébré, un poisson des mers profondes, un animal préhistorique. Quelle escroquerie. Dans la voiture, quand on partait le dimanche vers Sidi Ferruch, ou pire, qu'on en

revenait, c'était toujours la même histoire : la guerre entre nous, entre les enfants. Je ne sais pas d'où ça vient, je les ai tous à dos. On se déteste. Je vous déteste. Et vous aussi, vous me détestez. Même les Allemands et les Juifs (papa en parle à table tout le temps, sa guerre à lui) ne se détestaient pas autant que nous à l'arrière de cette voiture blanche, 404 cossue, astiquée, sièges craquelés et durs qui brûlent les jambes. Pourquoi des sièges si raides ? Il faudrait qu'on nous discipline, une poigne de fer, eh papa ! Viens mettre le holà à tout ça, viens nous mettre au pas. Ils ne font rien, tous les deux, à l'avant. Ils laissent notre existence de frères et sœurs s'écouler comme du sable brûlant sous les pieds, ils nous laissent nous enferrer, fausses disputes, faux drame qui nous tue peu à peu, tous les six, même quand on rigole, perpétuel torrent violent qui dévale les pentes de cette vie de famille pourrie, sans justice ni morale, trop ou pas assez d'amour, et les éclairs dans les yeux bleus de papa s'ajoutent à la cascade d'eau qui charrie tous ces déchets auxquels on ne comprend rien, d'où viennent-ils ? Qui les a mis sur notre chemin, dans notre sang ?

Il ne faudra pas compter sur moi plus tard pour fonder ce qu'ils appellent une famille. L'envie de m'occuper de gamins du matin au soir, je ne l'aurai jamais. Même un gentil Xav, beurk. Mais si jamais j'en ai, je ne les abandonnerai pas, viens ici, Xav, que je te fasse un bisou, je lui dirai. Il m'obéira au doigt et à l'œil.

Ce qui est difficile à obtenir avec toute cette clique, voire impossible, c'est qu'ils se comportent comme des parents. Des vrais, quoi. Je ne sais pas si ça existe. On les ennuie. Ils n'ont rien demandé. Et moi, qu'est-ce que j'ai demandé ? C'est comme le jour où papa m'a reproché mon « ingratitude ». En gros, je n'ai pas la « reconnaissance du ventre ». Quel ventre ? Le mien. C'est une expression. Tout ça parce que je ne dis pas merci à tout bout de champ. Faudra vous y faire.

Tout le monde se fait la guerre, se court après, se tend des pièges, et après on se fait des caresses, des sourires, on se passe le pain, des civilités comme ça, on a l'air de s'aimer. La malédiction ne cessera jamais, elle reviendra tôt ou tard, comme une copine avec qui on a passé un pacte à l'adolescence et qui vous colle au dos toute la vie, elle a besoin des repères que vous lui donnez, et vous n'en menez pas large non plus sans elle. Elle aura toujours le dernier mot. Parti politique baignant dans son petit jus aigrelet. Avec ses petites croyances confortables. Les voies de sortie sont bloquées, le poids

des illusions trop lourd. Dès que tout semble s'arranger, elle se remet à gesticuler, à gueuler : t'as pas le droit, c'est interdit, le bonheur. Elle déteste que je réussisse. C'est avec la malédiction que je suis mariée. On ira jusqu'au bout du chemin, je l'apprivoiserai, à force de vivre — à force d'aimer. Un jour, ce sera différent. Je n'aurai plus rien. Ni père, ni mère, ni frères, ni sœur ni famille. Je ne saurai même pas à qui iront mes affaires quand j'aurai disparu de la terre. Tout sera fini. Si je ne prends pas les bonnes dispositions au plus vite, on posera des scellés sur ma porte. Je deviendrai une vieille femme, comme grand-mère sans ses chapeaux.

Les pigeons de Paris ont une façon curieuse de me regarder, toujours en coin, jamais de face, ils sont sur la défensive, eux aussi. Ils observent, pèsent le contre, puis le pour. Ils ne laissent rien au hasard. C'est le contraire avec moi. Je me laisse avoir, attraper. J'oublie souvent de prendre mon envol.

On dirait que Colette n'a rien à faire. Elle a reçu mission de m'éliminer, je suis un membre rabougri de la fratrie, pure inconscience brillante injectée dans le corps familial. À mort ! À mort.

Encore un truc anormal. On nous appelle rapatriés, faux, on n'est rapatriés de rien, on est des immigrés. C'est papa qui l'a dit la nuit du départ. Les premiers immigrés, comme dans la Bible. Je ne vois pas vers quelle patrie on se serait mis en route. On est des errants sur la longueur d'une poignée de siècles, a complété papa. C'est un conte, une sale histoire qu'ils ont inventée pour différencier les Chrétiens et les Juifs d'un côté, les Musulmans de l'autre. Je m'en suis rendu compte souvent. Ça les amuse de jouer avec nous, et nous avec eux. Il n'y a pas de rapatriement. Papa l'a répété. On déplace les populations, après avoir oublié de respecter les identités de ceux qu'on était venus saluer et envahir, on trouve ensuite un mot savant, rapatriement, comme une perfusion dans le bras. Je suis en France sous perfusion... Tous ces mensonges, tous ces mots dont on a détourné le sens.

Colette répète qu'elle s'en fout de l'Indépendance, ils la feront sans elle, ils ne l'ont pas attendue. Quelle petite tête.

Voici, en gros, ce qu'elle a compris des Événements qui ont conduit au 5 juillet :

- Ils ont parlicoté pendant des heures pour en arriver à nous mettre dehors. (Observer la profondeur de la pensée) ;

- Les Accords signés à Évian, personne ne les a lus, elle n'est pas capable de les résumer en trois phrases. (Moi non plus) ;
- Ils ont choisi Évian, proche de la Suisse, histoire que la délégation algérienne n'emmerde pas le monde et ne se gêne pas pour parler à la presse internationale, si ça lui chante, et du coup les apparences diplomatiques ont été sauvées. (Apprécier le côté commérage) ;
- L'Algérie algérienne est un gros mot qui la fait rougir.

On est partis en catastrophe, pas si catastrophe d'ailleurs. Les uns ont pris l'avion, les autres les bateaux. Moi, l'avion, des plombs à attendre à l'aéroport Maison-Blanche. Comparé aux files d'attente devant les bateaux, je m'en suis bien sortie. Depuis qu'ils ont mis des caravelles dans le ciel entre Alger et la métropole, je vomis beaucoup moins. Encore un peu, quand même, mais rien à voir avec les Breguet Deux-Ponts, videurs de boyaux, vous m'avez mené la vie dure. Je dégueulais avant même le décollage. Ils ont fini par les remplacer. Une caravelle, ça secoue moins. J'étais honteuse d'embarquer à bord. Le Breguet, faut être honnête, c'est le seul avion de transport au monde à n'avoir jamais fait de victime, ni connu de crash, pendant sa brève existence. Pourquoi alors m'a-t-il fait autant vomir ? Il aurait mieux valu qu'il s'écrase.

2 Xavier

Je me souviens, j'avais sept ans. Je me suis mis à lui parler en espagnol, histoire d'attirer son attention. J'avance vers elle. C'est l'heure du déjeuner, elle arrive en trombe, je me mets dans ses jambes, ça lui fait perdre du temps sans parler de l'équilibre. Je lui murmure « Buenos días, madre ». Buenos días, Buenos días. Peine perdue. La madre n'a pas le temps. Hablo español. Juste pour toi. J'ai pensé que ça te plairait. C'est embêtant, madre. Elle ne tombe pas dans le panneau et continue à s'affairer comme si je n'existais pas. Elle ne me prête aucune attention et s'active dans la cuisine. La gouvernante a déjà tout préparé. En gros, maman supervise. Tant

pis. J'ai perdu. Ce qui compte, c'est d'essayer. Oser. Je dois recommencer, multiplier les crâneries. L'entraîner dans le seul monde vrai, le mien. Me faire aimer d'elle.

Tu ne t'attendais pas à ça, n'est-ce pas ? Un petit garçon qui te parle en espagnol. Tu es folle de cette langue. Je t'ai entendue, madre, si ! le parler couramment, sans le moindre accent. J'ai toutes les raisons de penser que mon accent n'a rien à envier au tien. Si tu m'encourages, madre, je serai bilingue dès demain, fais-moi confiance. Dommage que tu ne m'encourages pas. Pas plus à ça qu'au reste. On dirait que je te suis indifférent.

« Tu l'as déjà dit, mon chéri, buenos días », elle reprend.

Je ne vois pas ce que je pourrais dire de plus. Pourquoi est-elle si lasse ? Je ne suis pas capable de te faire une longue phrase.

« Buenos días, madre », je répète sans me laisser distraire.

Elle n'a pas répondu. Je t'agace ? Tu me fais peur. Je refuse de manger. Est-ce que tu sais que j'existe, au moins ? Je me suis préparé longtemps à l'avance. Des heures, des jours, et même des nuits à en rêver : comment parvenir à attirer ton attention ? Je suis sûr de mon coup. Elle n'y résistera pas. Cette langue étrangère qu'elle manie si bien, je vais l'assommer avec. Dis-le que tu t'attendais à ça, vas-y, dis-le. Je suis tout sauf un idiot. J'ai tablé sur l'effet de surprise. Elle aurait dû être épatée. Toute madre digne de ce nom le serait.

Faut croire, faut croire qu'elle a d'autres préoccupations que moi.

Ce qui m'inquiète c'est que je l'aime encore plus. Elle complique tout. J'aurais préféré qu'elle baisse les bras, non, qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me soulève, elle m'aurait embrassé dans le cou et dit « merci, mon chéri, tu parles bien l'espagnol, querido ».

Est-ce que mon effet de surprise a été mal préparé ? Est-ce que j'ai raté quelque chose ? Il a suffi que mon intonation, un tantinet tremblante, ne lui ait pas plu. Je ne suis pas un comédien, maman, je suis un enfant, j'essaye d'attirer ton attention, madre, quand tu t'amènes en courant à l'heure du déjeuner. Je ne te vois pas assez. L'heure du déjeuner est propice. Au réveil, impossible, le tourbillon, ce n'est pas la peine d'y songer. Tu pars comme une furie. Le soir, c'est moi qui n'ai plus le courage. Tout ce que les autres m'ont fait subir. Abruti. Dormir, dormir. Chaque matin est une naissance. Je suis plein d'espoir ! Tout est possible quand je bois mon chocolat, tout peut arriver, les câlins, les jeux, la vie. Si on laisse passer l'heure

du déjeuner, c'est foutu. L'enfer commence. L'enfer je crois que je sais ce que c'est. C'est au moment de la sieste, on m'enferme à clé, je n'ai pas le droit de sortir. Une nouvelle journée prendra fin, je n'aurai toujours pas réussi à me faire aimer. Et demain je recommencerais, jusqu'à ce que j'y parviens. Je recommencerais. Toujours.

Je lève les yeux vers elle. Avec ses cheveux noirs elle est si belle. J'ai envie de lui rappeler que le petit Xav a sept ans, sept ans, tu te rends compte, demain il en aura huit sûrement. Et il est capable de lui parler en espagnol, qu'est-ce qu'elle dit de ça ? Rien ? Tu comprends les choses de TON point de vue. J'en ai marre de Lourdès, la gouvernante, elle ne parle pas un mot de français. J'ai fini par piquer un peu de son langage. Et maintenant tu me le reproches presque. Avec le temps tout rentrera dans l'ordre. Je parlerai français, tu verras, ne t'inquiète pas. Le soir, quand on éteint la lumière de ma chambre avant que je sois endormi, je gueule « la luz, la luz ». On me la rallume dare-dare. Qui d'autre que Lourdès m'a appris tous ces mots ? Lourdès, elle gagne sa vie en me gardant. Je n'ai pas envie qu'on gagne sa vie sur mon dos. Ce que je veux ? Qu'elle reste avec moi, la vraie mère, qu'elle me raconte des histoires. Je me demande, chaque soir, qui va m'en raconter une. Et voilà que maintenant sous prétexte que j'ai sept ans on m'éteint la lumière.

Tu n'es jamais avec moi, pourquoi ? Je te fatigue ? Je suis le dernier de la tribu. La goutte qui a fait déborder le vase. Il aurait sans doute débordé même sans moi, tout n'est pas de ma faute. On n'a pas idée de naître le dernier. Ce n'est pas très poli, je sais, les autres ne se sont pas gênés pour me le dire. Ils n'ont pas été préparés à ma venue, plutôt le contraire. Très en colère, maman leur a monté du doigt son ventre rebondi : Je n'en veux pas ! Je ne veux pas d'un quatrième enfant. J'ai entendu ça, un peu inquiet, pas trop. On dit ça, on dit ça, je ne l'ai pas prise au sérieux. Quand elle me verrait, tout changerait. Rien n'a changé, au contraire. Les choses n'ont fait qu'empirer, et maintenant je me retrouve à sept ans en train de lui parler en espagnol.

Elle était tellement furax que même le jour de ma naissance elle a continué sur le même registre : « Je ne veux pas accoucher, je ne veux pas accoucher ! » Sa sœur, Domitille, a tenté de la raisonner. Ça va bien se passer, Carmen, ne t'inquiète pas. Ce n'était pas ça. Elle ne voulait pas accoucher parce qu'elle ne voulait pas me voir. Ça l'embêtait, un visage de plus, deux bras, deux jambes de plus. J'ai

toujours voulu demander à papa si c'était vrai, et lui, qu'est-ce qu'il en pensait ? Je n'ai pas osé lui demander carrément. Peut-être que la réponse me faisait peur. Les autres ont beau faire comme si je n'existais pas. Moi, je sais bien que je suis en vie. Ce qui m'a sauvé c'est la plage. Le bord de l'eau. Le sable fin, brûlant. Je suis né en été, un dimanche de juillet, et maman a passé la journée à Sidi-Ferruch sans se douter que j'aurais le mauvais goût d'arriver pendant le weekend. Aucun de ses autres enfants n'avait osé naître un dimanche. Je crois que quand j'ai entendu qu'on était assis sur le sable, face à la Méditerranée, avec cette brise délicieuse, j'ai pris la décision d'en finir et de naître. Elle a eu ses contractions, ils sont rentrés, à 23 heures je me suis pointé, c'était bien trop tard pour retourner à la plage. Si elle avait fait un effort, j'aurais pu naître vers 16 heures, dans la forêt de Sidi-Ferruch, et passer ma première soirée à la fraîche. Elle n'a pas voulu que je vienne plus tôt.

Toujours est-il que les autres, eux, n'ont pas besoin de faire appel à une langue étrangère pour s'en sortir. Je ne les ai jamais entendus murmurer quoi que ce soit en espagnol pour attirer l'attention. L'attention, ils en ont tant qu'ils veulent. On voit bien que ce sont des favorisés, ils sont rassasiés, ils ne sont pas affamés comme moi.

« Buenos días, señora », je tente un mot de plus et un ton nouveau. La voix n'est pas aussi timide. Une maman n'est pas une señora. Ça pourrait la faire rougir. Ça ne marche pas davantage. Je n'ai pas de chance avec cette femme. Moins j'ai de chance plus je l'aime.

« Moi, je dis que c'est de la folie », a tout à coup sorti mamie Léa qui a débarqué de Bel-Abbès, c'est loin d'Alger, quelque part sur une route. C'était juste deux jours avant son assassinat. Elle n'a pas fait long feu à Alger, la pauvre, cette fois-là. Pour me rendre intéressant je pense à traduire en espagnol ce qu'elle dit : *Yo digo que...* Je n'ai pas encore appris comment on dit folie. Je mets un certain temps à réaliser que loin de faire attention à moi les adultes sont en pleine conversation. C'est à cause de Léa. Depuis qu'elle est ici, plus rien ne va. Il faut toujours qu'elle la ramène. Ils parlent de quitter bientôt l'Algérie.

« Nous n'avons aucune raison de rentrer en France, aucune, réplique papa sur un ton drôlement sec.

— Sauf que mon cher Bernard, toute la famille s'y trouve. Il ne reste plus que vous ici, et moi, pour encore une semaine. »

Mamie Léa a énuméré tous ceux qui étaient partis, qui avaient plié bagage vers la métropole, la mère-patrie. Peut-être cette mère-là va me prêter attention ? Grégoire, Moïse, Isabelle, chez les anciens. Delphine, Émilie, Benjamin, chez les jeunes. Et d'autres encore que je n'ai même jamais rencontrés. Papa ne s'est pas laissé embêter. Je n'ai pas compris la suite, ça ne m'intéressait plus. La tranche horaire 12h30-14h mobilise toutes mes forces. Ma seule chance. Il faut agir VITE ET BIEN. Attirer l'attention de maman. Mamie Léa est une rivale de plus. Elle a débarqué à Alger avec des makrouds dégoulinants de miel qui ont été cachés dans le buffet, et quand j'ai découvert la planque, je ne me suis pas gêné pour me servir, j'ai fait une telle razzia que papa a failli me donner le martinet. J'en ai mangé dix d'affilée. Ça a fait un gros trou dans la soupière. Il y a eu conciliabule. Je n'ai pas eu droit au martinet parce qu'à mon avis il n'aime pas assez Léa pour lui faire ce cadeau de me voir battu à cause d'elle. Le temps presse. Maman repart à 14h, papa aussi, mais lui c'est différent, je ne cherche pas à attirer son attention. Il est toujours pris. Je n'essaye pas. Il a de bonnes raisons de m'ignorer, lui : c'est un concurrent. Et puis, comment rivaliser avec son journal, *Le Figaro*, dont les grandes feuilles dépliées le recouvrent comme l'aile d'un avion ? Il est toujours planqué derrière. Inattaquable. C'est un type dangereux, papa.

Dans quel monde de lézards suis-je tombé ? Sans le faire exprès, je suis le dernier. Le petit dernier, qu'on m'appelle. Pourquoi cet homme est-il planqué derrière de grandes feuilles de papier noir-ci ? Son corps et le journal ne font qu'un, c'est un avion, je vais m'envoler avec lui. J'entends la clé dans la serrure, je me précipite dans le couloir. Ils ont l'air accablé. Bref coup d'œil dans ma direction. Ils constatent que je suis vivant. Ça leur suffit. Je le sais bien que je suis vivant, je ne vous ai pas attendus. Ce que j'aimerais ? Qu'ils me regardent dans les yeux. Au lieu de se noyer dans ce papier crasseux, papa pourrait s'intéresser à moi, cesser, avec son profil de médaille, de m'intimider.

Plus tard, je ne me replierai pas derrière un canard en prétendant que je n'ai pas le temps, pas ci, pas ça, quelle comédie. Il vaut mieux ne jamais faire papa. Pour éviter qu'un Xav se mette dans mes jambes, tente de me raconter des histoires en marmonnant en espagnol quand je n'ai qu'une envie, manger un bout tranquille. Il essaiera de me faire baisser les grandes feuilles que je tiens entre les mains,

pas question de prendre le risque. Les événements du monde, c'est plus important. Dégagez, les enfants, dégagez.

Je m'en fous de la guerre. Je parle deux langues. Encore heureux que Fatma, elle, ne me baragouine pas en arabe. J'aurais été foutu d'en apprendre des bribes.

3 Colette

J'adore grand-mère ! Quel bonheur d'être ici. Disons, les trois-quatre premiers jours j'étais un peu désorientée, perdue, ça n'a pas duré. Suzanne n'arrête pas de se plaindre, elle me saoule avec l'Algérie. Elle prend des grands airs et me fait la leçon. L'Indépendance, le FLN, et tutti quanti. Saoulant. La politique ne m'intéresse pas. Je pense à mon avenir, mon bac, l'année prochaine. Mes futures études de médecine. Et en attendant tout ça, je m'amuse. J'ai rencontré Jean-Philippe. Entre parenthèses, folle de jalousie, la Suzanne. Son Marcel est tellement minable en comparaison, elle est allée nous trouver un « bon petit Juif » d'Oran rapatrié comme nous ! Il faudrait me payer cher. Ce n'est pas avec lui qu'elle va évoluer, tout simplement se changer les idées. C'est peut-être ce qu'elle recherche : se prélasser dans le sale bain algérien jusqu'à ce qu'il déborde ou qu'elle nous attrape un bon rhume avec ! Mon Jean-Philippe n'est pas d'Algérie, surtout pas. Je ne la comprends pas, cette fille. Elle essaye toujours de me faire du tort. Pour me défendre, je dois prendre des positions dont je ne sais même pas si elles sont les miennes. Elle me pousse à bout. On n'est d'accord sur rien. J'aime les chansons de Brassens, elle préfère celles de Bécaud et de cette tapette de Trenet.

Contrairement à elle, le départ d'Algérie me donne des ailes. Je suis folle de joie d'être en France ! Enfin, dans notre pays, pour toujours. Il n'y a rien à regretter. J'attends juste que papa et maman reviennent, qu'on soit tous réunis. Les six. Je la supporte mieux quand les autres sont là. Le tête-à-tête avec elle est atroce. Elle essaye d'utiliser grand-mère contre moi. Pas de chance, elle n'y arrive pas, son agressivité augmente. Je ne veux pas paraître immodeste, mais

grand-mère, je crois bien, a une passion pour moi. Et tambien les cousines qu'on a retrouvées ici à Boulogne. Elles sont folles de moi. Avec son air renfrogné et hautain la pauvre Suzanne leur fait peur. Elle a le chic pour mettre tout le monde mal à l'aise.

J'ai l'impression que Xav, mon petit frère, perd un peu la tête. Il m'a gribouillé une lettre dans laquelle il dit ne pas regretter la mort de grand-mère car elle ne voulait pas qu'il mange les makrouds qu'il aime tant ! Mais oui, c'est ça, crois-le. Ils l'ont tuée pour la punir. Suzanne m'a expliqué qu'il avait dû faire un cauchemar. J'espère qu'il n'aura pas un choc quand il la reverra ici en septembre. Je vais lui écrire sans faire allusion directe à mamie Léa, comme il l'appelle. Ou plutôt, si. Je vais lui dire qu'elle nous a emmenées, Suzanne et moi, à la Tour Eiffel et à Montmartre avec Oncle Grégoire. Pauvre Xav ! Quel petit être fragile, ce frère, il est un peu dérangé depuis quelque temps, peut-être à cause de la fusillade de la rue d'Isly. Il vit dans son monde, on ne sait pas comment l'aider. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de le laisser si petit à Ragny, même en compagnie de Juju. On aurait dû insister auprès de grand-mère pour qu'il vienne ici. J'ai cru comprendre qu'elle n'en avait pas très envie. Ce n'est pas le grand amour entre eux. Elle colporte d'énormes méchancetés sur lui depuis qu'il lui a mangé ses makrouds ! Mais la vérité c'est plutôt : qu'est-ce qu'on aurait fait de lui ici ? J'avoue que, malgré tout l'amour que je porte à mon frère, ça m'arrange carrément qu'il ne soit pas avec nous. Suzanne me suffit. Il vaut mieux qu'il soit à la campagne. À regarder les vaches. On le reprendra quand les choses iront mieux pour nous tous.

Comment Suzanne peut-elle regretter l'Algérie ? Après tout ce qu'ils nous ont fait. Je ne dis pas que les copines ne me manquent pas. Je pense à Cécile surtout. Et quelques autres. Quant aux flirts, je ne vois pas ce que ça change d'être ici. Les garçons sont mieux à Paris. Plus réservés, plus polis, moins m'as-tu-vu. Un peu glaçon sur les bords, je les réchaufferai ! Sans flirt je ne suis rien. Les derniers mois à Alger, je suis sortie avec pas moins de cinq gars ! Je ne sais pas si c'est beaucoup, Suzanne pense que si, ça l'a rendue folle. Elle m'a menacée de tout raconter à papa. Si jamais elle fait ça, je lui réserve une surprise. Papa sera ravi d'apprendre qu'elle a flirté avec Mouloud. Mes petits copains à moi sont tous Français. Elle sait que je la tiens avec ça. Elle recevra une bonne gifle. Flirter avec nos ennemis au moment des Accords d'Evian, ça lui coûtera cher. Je crois

que la famille de Cécile a mis le cap sur Bordeaux. Nous sommes toutes éparpillées. Catherine est à Nice. Personne ne m'a encore écrit. Je n'ai pas leurs adresses. Elles n'ont pas la mienne non plus ! Si elles m'écrivent à Alger, maman fera suivre.

4 Xavier

Être malade c'est le seul moyen d'attirer l'attention. Je me souviens du midi ensoleillé où papa a laissé tomber son journal pour s'occuper de mon oreille gauche infectée. J'ai cru qu'il était devenu fou. Il m'a donné rendez-vous dans la salle de bains. Avec une répugnance certaine, il a commencé à badigeonner avec une solution au mercurochrome qui piquait. J'ai crié aïe : pour la forme. Jamais depuis longtemps je n'ai été aussi content. Et fier. Il a abandonné son *Figaro* pour moi ! Peu à peu j'ai compris les avantages. C'est la vie de château, malade. Le seul vrai moyen d'exister, en faisant valoir le droit suprême : être capable de mourir en les plantant tous là comme des idiots. Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? Si j'arrêtais de vivre, ça vous embêterait un peu, pas vrai ? Avec mon oreille amochée j'ai fait des envieux. Pendant plusieurs heures j'ai régné sans partager les bisous. On me passe tout pour peu que les rendez-vous dans la salle de bains se poursuivent. C'est la condition obligée.

À chaque « maladie » j'ai droit à une pièce de cinq francs. Une grosse pièce d'argent qui déséquilibre la poche avant de mes culottes courtes. Pareille fortune permet d'acquérir dix stylos à bille dans la boutique sombre du passage de la rue Meissonnier qui mène à l'école. J'ai besoin d'un maximum de stylos pour plus tard, quand j'aurai dix ans et que je deviendrai écrivain.

Je ne vois aucun inconvénient à être malade mis à part, ah oui, le risque de mourir. Je ne crois pas trop qu'une oreille avec du pus joli, soignée avec tant de méfiance par papa qui a abandonné son *Figaro*, puisse m'entraîner si loin, mais il est bon que les autres le pensent, histoire qu'ils aient la trouille de me perdre. Les avantages d'une bonne maladie sont innombrables. C'est la seule façon de devenir important ces temps-ci. Avec la guerre, la rue n'est pas à nous.

Trop dangereux, selon maman. Faut rester enfermé à jouer au Monopoly.

Les deux sœurs, elles se font des histoires. Comme moi avec Juju. Frères et sœurs. Chiens et chats. Que des histoires. L'une, elle dit à l'autre, la moins vieille, faut pas confondre : « T'es une sainte-nitouche. »

L'autre : « Pourquoi tu dis ça ? »

— Devine !

— La sainte-nitouche, tu sais ce qu'elle te dit ? »

Et ça continue. Elles ont parlé d'un garçon, Miloud ou Mouloud, un nom comme ça. Que des histoires.

« C'est quoi, saint-nitouche ? » j'ai demandé.

Elles se sont mises à rire. « Au masculin ça fait bizarre ! C'est un saint pour le féminin.

— Et pour cause ! » a répliqué Suzanne.

Un saint-nitouche, ça n'existe pas.

« Vite, Xav, vite ! Ils constituent les équipes. »

C'est le cauchemar de Ragny qui commence. Le foot. Les capitaines des deux camps placent un pied devant l'autre, on appelle les meilleurs, et les moins meilleurs mais encore bons, et les moyens mais bons encore, et après c'est moi. Aucun ne se presse jamais pour me prendre. Je passe toujours le dernier, ou avant-dernier, selon, si j'ai réussi à apitoyer le chef sur mon sort, ou pas. On finit par me prendre, comme un bonbon pas joli collé au fond du sac. On ne peut pas dire que c'est de bon cœur. M'en fiche, je me venge en jouant comme un pied. En ne jouant pas du tout, même. Ils vont voir ce que j'en pense de leur foot. Je me fais placer à l'arrière, peinard, aucune initiative à prendre, rôle de défense, toute la faute retombe sur le goal en cas de pépin, pas sur moi.

« T'es trop nul, a dit Juju. Trop nul. »

Je n'ai rien répondu.

En tout cas je ne suis pas un saint-nitouche. On ne me courtise pas assez pour que je le devienne.

En ce soir du 10 juillet 1962, euh 5 juillet, à deux doigts d'avoir neuf ans, je me dis que j'aimerais plutôt être mort que si loin. Si loin, ça revient à mourir.

« Je voudrais deux œufs à plat, je dis à la servante qui passe avec sa tambouille de table en table, dans le réfectoire du rez-de-chaussée au château.

— Au plat ! » ricane mon frère.

J'insiste : « À plat. Ils sont à plat dans la poêle.

— Au plat ! Des œufs au plat. »

Je crois que j'ai la scarlatine.

Je tire la langue à mon frère pour me venger. On ne se comprendra jamais, lui et moi. Il me titille, il refuse de comprendre. On ne parle pas la même langue, l'espagnol, le français, ça ne change rien. Il croit aux œufs au plat. Moi, non. Il y a des choses qu'on ne voit même pas, et après il faudrait dire les œufs au plat.

« Sur le plat, si tu préfères », il me dit soudain, c'est un compromis, il voit que je vais péter un câble, je vais faire un mauvais coup, tu vas voir, comme le jour où je me suis allongé sur la chaussée, et qu'une voiture a freiné pile devant moi, un peu plus elle m'écrasait, j'étais débarrassé de cette vie pas marrante que je mène avec toi dans ce château trop grand qui n'arrive pas à trouver la paix, comme l'Algérie. Mais si j'étais mort ce serait retombé sur lui, ça la fout mal. Normalement on est six, mais là on est deux : abandonnés dans un château médiéval de l'Yonne, en Bourgogne, à trente kilomètres d'Avallon. Les autres, je ne sais pas trop où ils sont. C'est à cause de l'Indépendance, ils l'ont proclamée il y a quelques jours, je crois. À sept, non huit, qu'est-ce que je peux comprendre à tout ça ? Plus qu'on croit. Je comprends de MON point de vue. De mon âge. Parfois je crois que j'ai six ans, parfois je suis plus vieux que maman. C'est moi, le fils du maharajah détrôné.

« Mange tes œufs maintenant », dit mon frère qui me surveille de près. Il n'ose plus les qualifier.

Je n'ai pas d'appétit. Papa n'est pas là. Maman n'est pas là, l'Algérie non plus. Pourquoi faut-il que je mange ? Manger ne sert à rien. On peut très bien vivre sans manger, juste en pensant, les genoux repliés, tête baissée, les yeux fermés. Quand on chiale on n'a pas faim, c'est la preuve. On nous raconte des histoires. Moins on mange plus on est heureux, on fait attention à tous les méchants qui essayent de vous faire du mal. Ils ont décidé que je n'étais plus un enfant.

On ne peut plus chanter non plus, comme l'an dernier : *C'est nous les Africains qui revenons de loin, nous avons laissé là-bas nos parents, nos amis...* C'est fini la chanson. Je suis dans un réfectoire médiéval, en vingt-quatre heures je suis passé du FLN et de l'OAS aux duchés de Bourgogne. Vive la France. Vive la tour Eiffel. Beurk ! Quand va-t-on venir me rechercher ? C'est un camp de concentration, Ragny. Avec des tubes de lait concentré en pagaille. J'ai bientôt neuf ans, on m'a abandonné, il faut continuer à vivre. Pour après. À manger des œufs.

Ça arrive que le directeur de Ragny, il me prend à témoin des problèmes qu'il rencontre avec une femme qui est comme maman par rapport à papa, si j'ai bien compris. Il a employé un mot compliqué pour dire comment elle était : neurasthénique ou neurasthénique. Ils me laissent assister à leurs disputes qui ont lieu, en général, en début de soirée, quand le soleil baisse à l'horizon. Je m'assois sur un banc et je les regarde. Ce sont des adultes. Elle me fait penser à maman, sauf qu'elle ne m'aime pas autant, pas du tout même. Tout est dur, râpeux, ici. Brûlant comme l'été. Je glisse sur le gravier de la cour du château et mon genou saigne, il saigne un jour sur deux. Ce n'est plus un genou, une croûte noirâtre qui s'enlève et se reconstitue, comme la queue d'un lézard qui repousse. J'ai attrapé un lézard dans les ruines d'Alésia, c'est un camp gaulois. Parfois, le petit chien de la dame lèche la plaie. La dureté du gravier, ça me fait penser aux bombes à Alger, et puis il y a ces horribles haies de buis autour du parc. Elles me font peur. Comment peut-on tailler des haies pareilles ? Pourquoi mettent-ils le buis au pas, au carré, comme à l'armée de papa, pas un poil ne doit dépasser, le règlement quoi. Comme la colonie. On ne peut rien faire. Je voudrais que ça finisse, je n'ai pas idée de la façon dont on s'y prend. Quelque chose me dit qu'il ne faut pas en parler, un peu comme le jour où j'ai touché la culotte d'une petite fille. J'ai compris qu'il fallait rester silencieux. Hier soir, je n'ai pu résister et j'ai questionné.

« Comment fait-on pour dormir toujours ? » j'ai demandé à l'épouse du directeur. C'est la bonne personne pour poser la question. Elle est neurasthénique jusqu'au trou de son cul. Un peu comme maman. Mais maman, elle déborde aussi de joie de vivre. L'autre, non. Toujours la tronche.

Le château de Ragny c'est la France à lui tout seul. On la voit, la France, d'ici. Tout le pays, entre les bâtiments anciens, la cour, le

pré, la forêt, la ferme, les cabanes, les bâtiments modernes, le pont-levis, la route qui mène à Savigny-en-terre-pleine. Ça fait drôle. J'aime bien tout ça. C'est à cause du départ forcé, on ne s'y attendait pas. On aime ce dont on a peur, enfin moi.

Le château de Ragny c'est comme le bourreau du roi... Et les œufs sont au plat. Si seulement j'acceptais de me soumettre, d'être un petit garçon gentil, bien élevé, à croire à tout ce qu'ils disent. Ragny. En 1960, la banque d'Algérie l'a acheté à Monsieur le Duc. C'est comme ça qu'elle dit, la directrice, quand elle parle du précédent propriétaire qu'elle a bien connu. J'y suis venu pour la première fois un an plus tard, l'été avant l'Indépendance. Je ne me doutais pas de ce qui nous tomberait dessus l'année suivante :

LE CHÂTEAU EST DEVENU
UN CAMP POUR ENFANTS ABANDONNÉS.

En 61, on chantait *Le pénitencier* à la veillée, autour d'un feu de bois. Juju s'est emparé d'une guitare, il a fait croire que Johnny, à la nuit tombée sur le parc de Ragny, allait venir nous ensorceler. Je me suis mis à trembler, j'ai cru que c'était vrai. D'où viens-tu, Johnny ? Il venait d'Avallon, la grande ville la plus proche.

Un jour que l'attente était longue, trop longue, j'ai regardé les collines, de l'autre côté de la route qui mène à Savigny. J'ai compris que si je passais de l'autre côté du versant, je me retrouverais à Paris. Juste marcher jusqu'à l'autre côté. Sauf que personne ne m'y emmène, j'attends : chaque matin j'attends de voir Paris. Plus les jours passent plus je suis convaincu, la grande ville s'étend de l'autre côté de la colline, une seule colline derrière laquelle la vie, la vraie va recommencer. Je crois que Paris c'est immense, une grosse pieuvre, avec des accès compliqués. Je l'ai vu avant la guerre. J'imagine ma vie future, loin du château, je pleure dans le noir, personne ne viendra me chercher. Ils m'ont abandonné.

Comment s'appellent-ils déjà ?

On n'abandonne pas un enfant qui a huit ans, si ? Je ne sais plus. C'est peut-être normal avec la guerre. Mais alors pourquoi on m'écrit si peu ? Je n'aurais pas dû parler à maman en espagnol, elle est encore fâchée. Qui a bien pu inventer la roue et toutes ces choses inutiles ? C'était dans une bande dessinée que j'ai lue ce matin. Je dois apprendre à vivre abandonné. C'est une question d'habitude. Après, on est content. Je crois que j'ai tout perdu. J'ai réfléchi en

tapotant mon genou écorché : je ne suis pas prêt à ce que tout finisse. C'est trop tôt. La vie doit continuer, coûte que coûte. Pour après. Il vaut mieux ça que rien du tout. Vivre c'est rien du tout. Surtout dans un endroit comme Ragny. Et puis, maman aurait de la peine, malgré tout. Le fils du maharajah n'est pas mort.

5 Julien

Mes pieds sont en guerre avec mes chaussettes. J'ai insisté auprès de maman pour qu'elle m'achète, pour une fois, une paire de qualité. Tu parles comme elle m'a écouté ! Je ne les porte pas depuis six jours qu'elles sont déjà trouées au talon. Elle va m'entendre. Je vais lui torcher une de ces lettres ! Et d'ailleurs, dans la liste des reproches, j'ajouterai la présence de Xav, puisque je suis censé veiller sur lui. Quelle chaussette, celui-là. D'accord, il est plus petit que moi. D'accord, il a huit ans et des poussières, j'en ai onze et autant de poussières. Ce n'est absolument pas une raison pour que je me coltine un emmerdeur pareil ! Tu ne sais jamais comment il est luné. Je me tue à lui dire de ne pas courir aussi vite dans la cour du château à cause du gravier (entre parenthèses, il est moche, ce château), il ne m'écoute pas, il vient de se prendre dans le genou un de ces gadins, « épanchement de synovie », rien que ça. Le directeur s'est plaint qu'on lui avait demandé de courir moins vite. Il n'écoute personne. Je ne connaissais pas l'épanchement en question, ça lui va à merveille à ce crétin. Je t'en foutrai des synovies dans son genre !

En principe, début août nous devrions partir à Paris. Ce n'est pas sûr. Ni même que Xavier m'accompagne. Il faut d'abord trouver l'hébergement. Le directeur m'a tout expliqué. Nous ne sommes pas moins d'une cinquantaine d'enfants d'Algérie à Ragny. Et vas-y que t'as des parents dans le nord, d'autres dans le sud, et ils cherchent à se loger avant de nous récupérer. Encore nous, on n'est pas à plaindre, ils ont du travail. Mais le logement, c'est une autre histoire. J'ai essayé d'expliquer tout ça à Xav, j'aurais mieux fait d'aller jouer au foot. Il ne comprend rien. Il pense que nous avons été abandonnés par nos parents et que le directeur veut nous garder pour tou-